

II

Je me rappelle un fort joli détail du second opéra du jeune Auber, *l'Erreur d'un moment*. Figurez-vous un chœur très gai que l'orchestre accompagne d'une contredanse. Le chœur terminé, les personnages se retirent, mais la contredanse continue. Peu à peu, cette contredanse prend une teinte de tristesse. Elle essaie d'abord quelques accents plaintifs, enfin elle passe du mode majeur au mode mineur. En effet, pendant que cette transition s'est opérée, le décor a changé. A un riant paysage a succédé l'aspect sombre d'une prison: caveaux obscurs, murs humides, porte voûtée et barreaux de fer. Le spectateur se trouve en présence d'un malheureux prisonnier. Cette contredanse si vive et si alerte devenue tout à coup mélancolique, cela était fin, bien observé; il y avait là une intention dramatique des plus heureuses. *Fanfan* préludait déjà à Auber.

Il y a environ quinze ou seize ans, je me laissai entraîner un soir à l'Opéra par un de mes amis nommé Quinebaux, alto de l'orchestre, et qui avait été élève et ami de Méhul. Mais puisque le nom de ce brave Quinebaux se trouve sous ma plume, je veux en dire deux mots en passant. Quinebaux était d'une modestie bien rare, même pour un joueur d'alto, le plus modeste des artistes. Sur la demande de Méhul, il avait composé deux morceaux, un duo et un air, je crois, pour un opéra de l'auteur d'*Ariodant* qui n'a pas été gravé. Daussoigne, neveu de Méhul, avait également contribué à la composition de l'ouvrage. Quinebaux avait fait si peu de bruit de sa collaboration avec Méhul, que ni M. Fétis, dans sa *Biographie universelle des musiciens*, ni M. P. A. Vieillard, dans son intéressante *Notice sur la vie et les œuvres de Méhul* (Paris, Ledoyen, 1859), n'ont prononcé le nom de Quinebaux. Mais, entre amis, ce dernier aimait à se vanter de sa // 313 // participation à une œuvre de Méhul, et il prenait plaisir à dire que le public et les connaisseurs, n'étant pas au fait de cette collaboration, n'avaient fait aucune différence entre le style des morceaux écrits par Quinebaux et celui des morceaux écrits par Méhul. Bien que je ne sois plus à même de faire connaître par son titre cet opéra de Méhul, et bien que ce fait concernant mon ami Quinebaux ne soit nulle part mentionné, je le donne pour certain.

Encore un détail sur Quinebaux. Il aimait les vieux livres; il avait des *bouquins* sur la musique et sur l'équitation. Bizarre assemblage! Je vous prie de me dire ce qu'ont de commun le manège et l'harmonie, Franconi et Mozart! Il pourrait bien se faire pourtant que le choix des livres de Quinebaux correspondît aux deux goûts qu'il avait cultivés avec le plus de passion. Quoi qu'il en soit, je suis redevable à Quinebaux d'un des trésors de ma bibliothèque dont j'ai l'intention de vous entretenir un jour ou l'autre. Ayant été assez heureux pour être utile à cet excellent homme, lorsque, à la division des beaux-arts, il fut question du règlement de sa pension d'artiste à l'Opéra, il m'apporta tout joyeux un précieux autographe que, je l'avoue, j'avais manié chez lui bien souvent avec un vif sentiment de convoitise. Cet autographe n'était rien moins que le manuscrit original de l'ouverture des *Aveugles de Tolède* en grande partition. Cette ouverture est un chef-d'œuvre et le digne pendant de la fameuse ouverture du *Jeune Henri*.

Je reviens à notre soirée de l'Opéra. Quinebaux me fit placer dans un coin de l'orchestre, où je faillis me faire une affaire avec un contre-bassier, à cause de mon parapluie vert-pomme, dont je me servais machinalement pour battre la mesure, sans m'apercevoir que je lui en donnais des coups dans les jambes. «Monsieur, dit le contre-bassier hors de lui, quand on ne joue pas d'un autre instrument que celui-là, on le laisse au vestiaire.» J'allais riposter probablement quelque sottise au contre-bassier peu endurant, lorsque Habeneck, le chef d'orchestre, qui n'était pas endurant non plus, lança de notre côté un regard si foudroyant, accompagné d'une grimace si peu avenante, que je pris le parti de me rapetisser pour me faire un rempart de mon contre-bassier et de sa contre-basse. Quant au contre-bassier, il supporta stoïquement et sans sourciller le regard courroucé du chef, et comme en me baissant j'avais adroitement glissé mon parapluie sous les sièges, il se calma. Ce soir-là on jouait le *Serment*. Quelle ne fut pas ma surprise quand je reconnus des motifs que *Fanfan* nous avait fait entendre en 1799 et 1800 à l'hôtel Tarare! Je sortis de là tout content, et comme ces souvenirs venaient de reverdir dans ma mémoire, je me proposai, dès le lendemain, d'aller voir Cherubini, pour renouveler connaissance avec lui et causer du bon vieux temps. J'avais également une arrière-pensée, qui était de lui *soutirer* quelque autographe pour en enrichir ma collection.

Le lendemain, je bousculai ma *bonne* Adrienne, pour qu'elle me fit déjeuner de meilleure heure. La bonne pâte de gouvernante! Jamais, du reste, ce mot n'a été mieux appliqué, car elle me gouverne bien plus que je ne me gouverne et surtout que je ne la gouverne elle-même. Comme je redoutais un de ses sermons qui, pour être prolixes, n'en sont pas moins souvent fort sensés, je m'esquivai à la dernière bouchée, et, gagnant la porte sur la pointe du pied, je laissai Adrienne dans sa cuisine, fort intriguée de la nouvelle lubie qui me prenait et parlant toute seule comme à son ordinaire, lorsque quelque chose d'anormal vient déranger la régularité du ménage.

Arrivé au Conservatoire, on me fit quelques difficultés pour me laisser pénétrer jusqu'au cabinet du directeur; mais lorsque je déclarai hardiment que j'étais un ancien ami de M. Cherubini, on finit par m'introduire.

L'auteur des *Deux Journées* était assis à son bureau, le dos tourné vers la porte d'entrée. A mon arrivée, il se pencha en biais sur son fauteuil, me considéra de la tête aux pieds d'un air fort peu aimable; puis fixa, pour ne plus l'en détourner, son regard oblique sur l'angle de l'appartement.

«Qué qué, qu'est-cé qué c'est? qué demandez-vous?

— Comment, maître, vous ne reconnaissez pas un ancien confrère, un membre de la société du prince de Chimay, de la *Société des Fanatiques*?

— Qué qué, qué dîtes-vous? jé n'ai pas lé temps.... Vous êtes un fanatique? qué dîtes-vous?

— Vous rappelez-vous, grand maître, le temps où vous représentiez les pères nobles dans les opéras du jeune Auber, de *Fanfan*, à l'hôtel *Tarare*?... *Julie*?... *l'Erreur d'un moment*?

— Qué... qué dîtes-vous là? Qu'est-qué ça signifie? C'est vous qui faites erreur dans cé moment! Jé né souis point oun fanatiqué. Jé vous dis qué jé n'ai pas lé temps....

— Ne vous rappelez-vous pas, sublime maître, les quadrilles que vous aviez composés pour les bals de la princesse de Chimay, ces // 314 // airs charmants que vous avez employés depuis dans *Pimmaglione*, exécuté aux Tuileries en 1809, le...

— Jé vous dis qué jé n'ai pas lé temps. Jé souis très occoupé. Allez cercher vos fanatiqués à Carenton ou cé lé docteur Blancé, dans la lozé des coumpositeurs fantastiqués. Allez!»

Lividus, mordax, difficilis, querulus, ces épithètes d'Horace me revenaient en mémoire lorsque mon illustre interlocuteur, outré de me voir planté là dans la plus complète immobilité, tapa un si rude coup de poing sur son bureau et donna un si vigoureux coup de sonnette que je vis bien que le plus sûr pour moi était de décamper au plus vite.

Au moment où je sortais, un domestique entra.

«François, donnez vingt sols à cet hommé, et qu'il s'en aillé *al diavolo*.»

Comme on l'imagine bien, je sortis précipitamment et me trouvai dans la rue Bergère avant que le domestique eût pu me rejoindre. Là, m'étant arrêté, et ayant laissé tomber ma tête sur ma poitrine, dans l'attitude de la plus profonde stupéfaction, je m'aperçus que j'avais gardé sur moi ma redingote de travail, laquelle était fort avariée, que j'avais mis un bas bleu et un bas gris, enfin que les boutons de mon gilet ne correspondaient pas à leurs boutonnières respectives. Hélas! ma bonne Adrienne ne m'avait pas vu sortir, elle si attentive à corriger les imperfections de ma toilette! L'aspect de mon propre individu me suggéra des réflexions pleines de philosophie, et je ne pus me dissimuler que la méprise commise à mon égard par le vieux *rageur*, en voyant en moi un solliciteur nécessaire, était on ne peut plus conforme aux lois de la vraisemblance.

J. D'ORTIGUE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

JOURNAL DES JEUNES PERSONNES, août 1861, pp. 312–314.

Journal Title: JOURNAL DES JEUNES PERSONNES
Journal Subtitle: None
Calendar Date: AOÛT 1861
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: III
Year: 29^e ANNÉE
Pagination: 312 à 314
Title of Article: UN CHAPITRE DE MES MÉMOIRES¹. (Suite.)
Subtitle of Article: None
Signature: J. D'ORTIGUE.
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: Voir le *Journal des Jeunes Personnes*, juillet 1861, pp. 274–276; octobre 1861, pp. 367–369; février 1862, pp. 114–116; juillet 1862, pp. 280–282.

(1) Voir le numéro de Juillet.